

REGARDS SUR L'ŒUVRE, LA MORALE ET LA PENSÉE DE JEAN-PAUL SARTRE

III

par PIERRE DE BOISDEFFRE

Depuis *les Mots*, parus au début de 1964, jusqu'à *l'Idiot de la famille* (1970) et si l'on excepte les articles, les entretiens, les préfaces, et d'innombrables rééditions, Sartre n'a plus rien publié d'original. A cela, une explication : « *En face d'un enfant qui meurt, la Nausée (1) ne fait pas le poids.* » Peut-être Sartre, « animal sinistré », non seulement dégoûté de la littérature, mais de la société, se sentait-il incapable de se renouveler, de se recréer dans de nouvelles œuvres. Le miracle, dans ces conditions, c'est qu'il soit demeuré au centre de l'activité intellectuelle, et même politique, de notre temps. On l'a vu à la Sorbonne en mai 1968. Sa condamnation péremptoire de la loi d'orientation d'Edgar Faure (décembre 1969) a influencé beaucoup d'étudiants. Le soulèvement de la jeunesse en 1968, le processus de radicalisation dans lequel elle se trouve engagée, se sont réclamés de lui. Partout où l'on contestait, chaque fois qu'on « portait des valises », qu'on préparait une insurrection, Sartre était là, sinon en personne, du moins par ses articles, ses livres ou ses messages.

Le maître s'était mué en guérillero du stylo.

Pourtant, littérairement, Sartre comptait moins. Le « nouveau roman » prenait le contre-pied de ses récits ; le « théâtre de l'absurde » (Adamov, Ionesco, Beckett) démodait son théâtre

(1) Entretien avec Jacqueline Piatier à propos des *Mots* (*le Monde*, 18 avril 1964).

« bourgeois » ; les théoriciens « structuralistes » ou « productivistes » du langage (*Tel quel*, *Change*) répudiaient sa langue, claire et transparente comme du Voltaire. Malgré tout, l'écrivain n'était pas oublié. Il semblait qu'on n'en aurait jamais fini avec lui.

« *Un critique avait nommé André Gide, vers 1930, le contemporain capital, c'est-à-dire le témoin essentiel dont la fonction avait été non seulement de filtrer les idées de son temps, mais de leur donner une forme. Voltaire avait joué le même rôle de "témoin" au XVIII^e siècle et Sartre semble avoir rempli cette place après 1945 (2).* » Le « critique » en question s'appelait Malraux, mais il est vrai que Sartre était devenu à son tour le « contemporain capital » — ce qui, d'ailleurs, ne saurait engager l'avenir (on l'a vu pour Barrès et pour Gide (3), contestés dès le lendemain de leur mort). L'observateur américain que je viens de citer ajoutait : « *Cette constatation n'implique nullement que Sartre est un grand philosophe ou même un écrivain important ou un prophète. Elle ne débouche que sur une interrogation : pourquoi a-t-il, plus qu'un autre, assuré cet emploi ? Quelles tendances de la sensibilité contemporaine incarne-t-il ? Pourquoi ses positions rencontrent-elles un écho immédiat dans l'opinion ? Comment anime-t-il ses thèses sur des sujets si différents, la littérature, le colonialisme, le marxisme, en leur donnant un certain style, à la fois obscur, catégorique et passionné ? (4)* »

A ces questions, formulées avec un brin de malveillance, on peut apporter une première réponse (5). L'écho de Sartre dans l'opinion mondiale est dû à l'importance de l'œuvre, mais aussi à la présence d'une personnalité exceptionnelle. Car le « *tâcheron énorme, veilleur de nuit présent sur tous les fronts de l'intelligence* », dont parlait Audiberti, est l'auteur d'une

(2) Thomas Molnar : *Sartre, philosophe de la contestation* (le Prieuré).

(3) L'attitude initiale de Gide à l'égard de l'art et de la création n'était pas fondamentalement différente de celle de Sartre ; sa découverte de « l'engagement » a seulement été plus tardive. Mais Gide, conscient d'un long malentendu, devait reprendre ses billes au lendemain de son retour de l'U.R.S.S. (voir Boisdeffre : *Métamorphose de la littérature*, I, Alsatia et Marabout-Université.)

(4) Th. Molnar, *op. cit.*

(5) Voir à ce sujet : Pierre de Boisdeffre : « Situation de J.-P. Sartre », in *Métamorphose de la littérature*, II — Cf. aussi « J.-P. Sartre et le communisme », dans *Des vivants et des morts* (Editions Universitaires, 1954) et : « J.-P. Sartre, contemporain capital ou génie dévoyé ? » in *Ille aux livres*, « Littérature et critique » (Editions Seghers).

œuvre débordante, qui n'est jamais « sérieuse » (au sens sartrien du terme) ni frivole. Mais c'est aussi un intellectuel d'un type assez rare puisqu'il s'est donné à une tâche désintéressée : ce à quoi Sartre s'est consacré avec une étonnante ferveur, ce n'est rien moins qu'au *salut* de l'homme sur la terre. (Car il y a du chrétien — et même un chrétien des premiers âges — dans cet athée radical.)

Dans le meilleur portrait qu'elle ait fait de son compagnon (parce que les yeux de l'amour, n'en déplaise à ce contempteur de l'amour, voient parfois plus clair que ceux de l'intelligence), Simone de Beauvoir affirme (6) que Sartre a vécu sa totale liberté comme une ascèse, avec un dédain quasi religieux de toutes les contingences. S'il a décidé, très jeune, de ne pas se marier, de ne rien posséder — « *pas même un lit, une table, un tableau...* » —, c'est qu'il voulait n'être détourné par rien du souci primordial de l'œuvre. « Féroce ment décidé » à rester un homme libre, il repoussait tout ce qui pouvait lui être à charge. « *Il a passé sa vie adulte dans une série de chambres d'hôtel dans lesquelles il n'y a jamais rien à lui, pas même un exemplaire de sa dernière œuvre, et qui surprennent les visiteurs par leur nudité.* »

Dans les premiers temps — jusqu'en 1940 — cette liberté avait un caractère négatif. Sartre écartait toute préoccupation extérieure ; les autres ne comptaient pas (7) ; pas davantage la politique ; il ne votait pas. Le camp de prisonniers fut son chemin de Damas : Sartre s'aperçut que les « autres » existaient et que la politique peut aussi disposer de vous. C'est alors qu'il commença à s'intéresser, plus qu'à son futur immédiat, au sort de ses semblables, à prendre parti, à « s'engager ». Le malheur de Sartre, c'est d'avoir continué à légiférer dans l'abstrait, ce qui ne l'a pas empêché d'être positivement dévoré par cet engagement. Dans son chemin pour aller vers les autres, l'intellectuel Sartre n'a guère rencontré que des livres et des idées. D'où le jugement sévère, déjà cité, d'un de ses disciples qui n'hésitait

(6) Jean-Paul Sartre : « Strictly personal », *Harper's Bazaar*, janvier 1966 (reproduit dans le gros livre de MM. Contat et Rybalka : *les Ecrits de Sartre*, Gallimard).

(7) Un ancien camarade de Sartre en fera la remarque au lendemain de sa mort : à l'École normale, Sartre-et-Nizan, couple inséparable, tournaient indéfiniment dans la cour rose, bavardant sans relâche — et sans jamais regarder les autres.

pas à parler, à son propos, d'une « *théorie du dégagement maximum avec bonne conscience professionnelle* » et dénonçait, dans la foulée, toute une génération de voyeurs livrée au *parasitisme politique*. Houbart stigmatisait ces « *juges qui non politiquement (!) tranchent de la politique, ces compagnons de route qui indiquent aux ouvriers l'adresse d'un parti où ils n'ont jamais mis les pieds* ».

Jugement excessif, car Sartre a bel et bien pris des risques (risques limités par sa notoriété), mais il est vrai que sa contestation est restée négative. Toute société, tout pouvoir, tout système, toute hiérarchie, toute organisation lui étaient suspects. Il est resté jusqu'au bout l'homme du Non !

Flaubert : le maître de toujours, l'ami, le frère... Et le dernier livre de Sartre. Trois énormes volumes qui couvrent les quarante premières années de la vie du romancier. Livre interminable, illisible parfois (8) — passionnante entreprise, qui, en dépit des apparences, concerne moins Flaubert que Sartre ! Car l'analyse ne rend pas toujours compte du « cas Flaubert », mais elle nous éclaire sur le cheminement de la pensée sartrienne. Le patient dont nous lisons la confession, ce n'est plus Gustave Flaubert, c'est Jean-Paul Sartre. En posant la question : « *Comment peut-on être Flaubert ?* », Sartre entendait répondre à une question plus générale : « *Comment peut-on être écrivain ?* » Mais le lecteur se pose une autre question : « *Comment peut-on être Sartre ? Comment Jean-Paul est-il devenu Sartre ?* »

Sartre voit en Flaubert, « *enfermé dans sa névrose* », un malade qui aurait trouvé dans l'art une « *excuse pour ne pas vivre* ». Mais alors qu'il condamnait Baudelaire, il excuse Flaubert. Le grand Normand n'est pas vraiment coupable. Son intention d'écrire serait « *la conséquence névrotique d'un déséquilibre interne de la famille Flaubert, mi-bourgeoise, mi-rurale dans ses structures, avec prédominance du rapport au père* ». Et voilà pourquoi votre fille est muette !

(8) Jean-Paul Sartre : *l'Idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857*, deux volumes reliés, 2 136 p. (Gallimard, 1971) ; un troisième volume, 635 p. (Gallimard, 1973) (inachevé). Voir *la Revue des Deux Mondes*, juillet 1971.

Mais Flaubert, lui, n'est pas muet. Il a même publié un livre qui, loin d'être un ouvrage « *névrotique* », est, au contraire, un roman dense et plein, qui a fait scandale et qui l'a rendu célèbre : *Madame Bovary*.

Y aurait-il coïncidence entre le livre et l'époque ? « *La condition pour faire de l'art* » ne serait-elle pas d' « *être névrosé* » ? se demande Sartre, qui, sous couleur de décrire la situation littéraire de l'apprenti auteur post-romantique, se lance dans un de ces survols politico-littéraires dont il a le secret. On le voit passer, sans crier gare, de nos écrivains du XVIII^e siècle à l'U.R.S.S. des années 1920, et de l'Angleterre de Congreve à la France post-révolutionnaire. Au terme de son historique, il conclut que « *l'esprit objectif* » des années 1850 posait aux futurs écrivains d'alors « *des questions qui ne comportent pas de réponses rationnelles* ». « *En 1840, faute de trouver un appui réel qui lui permette un déclassement dans l'œuvre... le jeune bourgeois ne peut appuyer l'autonomie comme exigence réelle de l'objet littéraire que sur un déclassement idéal ou sur une conduite d'échec.* »

« *Tombant des mains aristocratiques aux mains bourgeoises, la littérature, comme exigence impérative de l'esprit objectif, a perdu son sujet. Tous ces jeunes gens qui veulent écrire, ils y sont incités par ces objets pratico-inertes, les livres de Voltaire, de Diderot, de Rousseau et, en même temps, ceux de Byron, de Vigny, de Musset, de Goethe, de Hugo... Les œuvres romantiques, en leur montrant le grandiose échec de la noblesse et sa victoire morale au sein de la défaite, éveillent en eux des résonances, leur révèlent un autre échec, le leur : sans public, sans sujet, la partie littéraire est perdue d'avance ; ces futurs écrivains partent perdants et le savent.* »

Quand leur classe se battait pour conquérir le pouvoir, les écrivains en étaient solidaires ; mais quand elle gagne la partie, ils refusent de la servir. Cette contradiction aurait acculé Flaubert à la « *solution névrotique* ». C'est dire qu'elle l'aurait obligé à se mettre en quête d'un « *art-absolu* » qui l'aurait dévoré vivant. Mais il s'agit là d'une thèse — et même d'une hypothèse — difficile à concilier avec l'assurance avec laquelle le romancier parlait de son art — certain, dès qu'il écrivait, d'être « *dans le juste* », de « *faire le bien* ».

Un quatrième tome du *Flaubert* aurait dû être consacré à *Madame Bovary*, mais ce tome n'a jamais vu le jour.

Entre-temps, en effet, Sartre a perdu la vue. « *A l'heure qu'il est, je vois encore les formes, vaguement, je vois les lumières, les couleurs, mais je ne vois plus les objets ni les visages distinctement. Et je ne peux, par conséquent, plus ni lire, ni écrire... Mon métier d'écrivain est détruit* (9). »

L'aveu est poignant. Il fait d'autant plus regretter ce *Flaubert*, resté inachevé, cette énorme paraphrase, qui n'explique rien, ne conduit nulle part et, finalement, cachant la forêt derrière l'arbre, nous en apprend peu sur Flaubert lui-même. Il faut bien qu'il y ait, dans ce dernier avatar de l'œuvre sartrien, une sorte de vice fondamental, une magistrale erreur de méthode pour que tant de talent, de travail, de lectures n'aient abouti qu'à ce livre mort-né. Quitte à écrire l'histoire d'une névrose, Sartre aurait mieux fait de choisir la sienne, et de donner une suite aux *Mots*.

Les dernières années de Sartre furent à la fois amères et sereines. Amères parce que le monde lui faisait horreur. Il remâchait le sentiment de son inutilité : son œuvre resterait inachevée ; il ne délabrynterait jamais son *Flaubert*, il ne terminerait pas sa *Morale* ; ni la *Critique de la raison dialectique*. L'ombre de la mort était là. Les ouvrages publiés entreraient dans la Pléiade (il s'y était longtemps refusé), et cette œuvre, longtemps si ouverte, était maintenant désespérément close. Pourtant, Sartre restait étonnamment serein. L'angoisse, le délaissement, qu'il avait célébrés dans sa jeunesse, étaient bien loin. Il avait trop lu Kierkegaard ! Voilà tout. Mais dans cette esquisse d'autobiographie venue compléter les *Mots*, pas la moindre trace d'un examen de conscience. « *Je ne me sens jamais coupable, et je ne le suis pas* », dit Sartre avec fermeté. Lui, si habile à déceler la culpabilité, la mauvaise foi chez autrui, ne se demande pas s'il a toujours été de bonne foi, ni si sa vie, sa conduite, ses règles auraient pu être autres. Longtemps, il a bu « *jusqu'à tomber dans la rue* », et il le raconte en riant. Il n'imagine pas

(9) Sartre : « Politique et autobiographie ». *Situations*, X (un volume, Gallimard).

que cet abus de l'alcool et des amphétamines (vingt comprimés de corydrane, certains jours) aient pu ébranler sa santé, voire lui faire perdre la vue.

Oui, chez cet intellectuel athée, qui a fondé toute sa vie sur le libre choix de sa raison, il y a un brin de folie. Il nous l'avait avoué dans *les Mots* : « *Ce que j'aime en ma folie, c'est qu'elle m'a protégé, du premier jour, contre les séductions de "l'élite" : jamais je ne me suis cru l'heureux propriétaire d'un "talent" : ma seule affaire était de me sauver — rien dans les mains, rien dans les poches — par le travail et la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'œuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui.* »

C'était la conclusion des *Mots*, la morale de Sartre. Mais, dix ans plus tard, ce qui frappe à la lecture de l'autobiographie de cet homme égal à tous les autres et que vaut « *n'importe qui* », c'est combien le contact avec les choses et les gens lui a fait défaut. En dehors de Simone de Beauvoir, de deux ou trois intimes — qui sont des disciples —, Sartre vieillissant ne voit personne. Il le reconnaît : « *Je n'ai pas la curiosité des gens.* » Jamais il ne prend l'initiative d'une rencontre. En amitié, il l'avoue lui-même, il n'est guère fidèle. Avec ses pairs, il refuse le dialogue. D'ailleurs, il se vante de n'admirer personne. « *Les hommes n'ont pas à être admirés : ils sont tous pareils, tous égaux.* »

Ce qui importe, ce n'est pas ce qu'ils *sont* mais ce qu'ils *font*. Mais lui-même n'avait pas de métier (il n'était plus professeur depuis trente-cinq ans), pas de famille (il avait vécu longtemps avec sa mère, morte en 1969). Pas de préoccupations professionnelles. Aucune activité politique ou syndicale. Et, pour compléter le tableau, Sartre s'imaginait ne rien devoir à l'argent, n'avoir aucun rapport (surtout pas !) avec l'argent.

Était-ce exact ? Sartre a écrit beaucoup de livres, et ces livres lui ont rapporté une fortune, mais il n'en a rien gardé ; s'ensuit-il que le rapport entre ces livres et l'argent reçu soit resté « *complètement nul* » ? Cela paraît un peu étrange. Qu'aurait pensé Sartre d'un industriel qui aurait dit : ma production

n'a aucun lien avec l'argent que j'ai gagné ? Ne voulant rien « posséder » (10), il portait sa fortune sur lui (souvent un million en espèces). Un jour de dèche, sa mère lui donne douze millions pour payer ses impôts. Un autre jour, il accepte d'écrire un scénario sur Freud et reçoit vingt-cinq millions. Néanmoins, il s'obstine à penser qu'il « n'a jamais traité l'argent pour sa valeur d'argent ». Coquetterie de milliardaire ! Howard Hughes ne se conduisait pas autrement.

Sartre avait beaucoup à dire sur les femmes. Hélas ! les questions que lui pose Simone de Beauvoir ne concernent que le féminisme. Sartre parle volontiers des opprimés — des ouvriers, des Noirs, des juifs — mais assez peu des femmes. Peut-être a-t-il eu de meilleurs rapports avec les femmes qu'avec les hommes ? Lui-même nous le suggère : « *Mes amitiés, dit-il, ont compté moins fort que mes relations amoureuses.* »

Mme de Beauvoir relève des traces de « *machisme* » — et même de « *phallocratie* » — dans son œuvre, mais elle déclare qu'elle n'a jamais été « *opprimée* » par son grand homme. Simone de Beauvoir et Sartre n'auraient jamais eu « *de rapports d'infériorité-supériorité, comme en ont souvent une femme et un homme* ». Peut-être est-ce aussi la raison pour laquelle la relation passionnelle a si vite fait place chez eux à une affection quasi conjugale. Le lien juridique du mariage a été refusé mais la réalité affective du couple existait. S'ensuit-il que, dans ce couple, comme me l'a dit un jour Jean Cocteau, Simone de Beauvoir ait tenu — psychologiquement — le rôle de l'homme et Jean-Paul Sartre celui de la femme ?

Reste la grande question qui obséda ses derniers mois : le sens de son engagement. Dans ses entretiens à bâtons rompus du *Nouvel Observateur* (11), le voilà qui brade toute une part de son œuvre — comme il avait bradé, naguère, les institutions et les valeurs de la société dans laquelle il vivait. Mais en même temps, il déclare que les hommes ont des « germes » d'humanisme. Comment les faire naître ? Car on ne peut pas

(10) « *Pas même un lit, une table, un tableau, un souvenir ou un livre* », dit Simone de Beauvoir.

(11) *L'Espoir maintenant*, Entretiens avec Benny Lévy, *Nouvel Observateur*, 10-31 mars 1980. On remarquera que Sartre contredit des observations antérieures, essentielles, et va même jusqu'à réhabiliter l'humanisme, considéré comme « *ce qu'il y a de mieux en nous* », qui annonce « *les hommes que nous devons être ou que nos successeurs seront.* »

être à la fois Voltaire et le débardeur du coin (12) ; vendre *la Cause du peuple* dans les rues, vêtu d'un vieux blouson, peut donner de belles satisfactions éthiques, mais cela ne remplace pas une œuvre. Les livres aussi sont des actes : ce n'est pas en montant sur les barricades mais en écrivant *le Capital* que Marx a commencé à ruiner la civilisation occidentale. Sartre, à la fin de sa vie, l'avait un peu trop oublié. Il aurait mieux fait de réécrire *l'Idiot de la famille*. Il est vrai qu'il pensait avoir dix ans de vie devant lui.

Si j'avais à résumer l'apport de Sartre pour une encyclopédie de l'an 2000, voici, peut-être, ce que j'écrirais : « *Dans ces années 1930 marquées par le talent de Mauriac, de Giraudoux, de Cocteau, Sartre a fait entrer le grand vent noir de l'absurde. Ses premiers récits faisaient craquer le vernis de la civilisation, éclater la morale et les convenances. La Nausée, le Mur, ces livres céliniens, dévoilaient "l'obscénité" de notre condition.*

Parce qu'il était indemne de toute compromission avec les pouvoirs, parce qu'il avait prédit la chute de l'Occident, parce qu'il avait montré dans son théâtre la mauvaise foi et l'égoïsme des bourgeois, Sartre, l'été de la Libération, se retrouva chef d'école — associé à Camus par un malentendu —, pourvu de la plus grande gloire d'écrivain qu'on ait vue en France depuis Hugo. Il lançait le brûlot des Temps modernes, qui associa un instant, d'Albert Ollivier à Jean Paulhan et de Raymond Aron à Merleau-Ponty, ce que l'intelligentsia française avait de meilleur. Résistant, mais libre à l'égard de toute obédience, socialiste mais guerroyant avec les Etats communistes et dénonçant, dans les Mains sales, la confiscation d'une fin humaniste par des moyens injustifiables, Sartre devenait, à l'aube des années 1950, une sorte de gourou du monde occidental. Mais à partir des années 1960, tout s'est passé comme s'il se désintéressait de son œuvre. Son souci n'était plus d'écrire des livres, mais de contester, non seulement la société bourgeoise mais toute espèce de société, non seulement le pouvoir, gaulliste ou giscardien, mais toute espèce de pouvoir. »

(12) Sartre l'a dit lui-même : « *Un écrivain, ça s'occupe d'écrire jusqu'à cinquante ans, et puis, à cinquante ans, on fait "J'accuse".* »

Telle pourrait être une conclusion objective. Mais j'ajouterais aussi, à titre personnel, cette remarque : comment ne pas songer aux ouvrages que Sartre a commencés mais qu'il n'a jamais terminés : aux *Chemins de la liberté*, à son *Flaubert*, restés inachevés, à sa *Morale*, restée en chantier, à la *Critique de la raison dialectique* laissée sans suite ? Comment ne pas songer à ceux qu'il aurait pu écrire, dans la ligne de *la Nausée* ? Que n'a-t-il exploré ce fond sombre qui refusait d'être dit, ces phantasmes qui ne pouvaient être approchés sous le déguisement de la fiction ? Que n'a-t-il osé parler du monde entier en parlant de lui-même tout entier ? Alors, l'épuisante course contre la montre, la course contre la mort, à laquelle Simone de Beauvoir comparait son existence, aurait abouti à une autre œuvre, moins contingente, moins immédiatement engagée, mais qui aurait pu être prophétique, et authentiquement révolutionnaire.

On peut saluer le courage de Sartre, son indépendance, son dédain — superbe — des biens et des honneurs. On peut aussi regretter cette cécité, pire que l'autre, devant le spectacle d'un monde, imparfait peut-être, mais digne d'amour. A moins que, justement, cette contestation radicale, cette revendication sans contenu, ne fassent de Sartre un écrivain aussi important pour le troisième millénaire que Marx l'est devenu pour la fin du nôtre. C'est certainement ce que pensaient les dizaines de milliers d'hommes et de femmes — sans ordre ni préséances, sans service d'ordre ni délégations — venus, le 23 avril 1980, le conduire au cimetière Montparnasse. (Parmi eux, assez peu de jeunes.) Mais espéraient-ils, comme leurs devanciers de la gauche « humaniste », une société, un monde meilleurs ? Même pas. Ils venaient, une fois de plus, affirmer une révolte et un refus.

PIERRE DE BOISDEFFRE

P.-S. J'étais en Amérique latine à la mort de Sartre, et j'ai pu mesurer à la fois l'impact de cette mort — notamment au cours des conférences ou des hommages auxquels j'ai participé, tant à Montevideo qu'à Buenos Aires ou à Medellín — et les limites de l'influence politique de l'écrivain. Ceux qui trouveraient cette étude trop restrictive pourront se reporter au numéro spécial de *Libération*.